

L'EPOQUE.

IV.

PERFECTIBILITE.

Je connais force gens qui pleurent d'allégresse  
Rien qu'a voir la façon dont notre âge progresse,  
Force chauds partisans de ce siècle affairé,  
Marchant en toute chose au pas accéléré,  
Un emploi de l'asphalte, un mode d'éclairage,  
Une simple allumette, une étoffe, un cirage,  
Les charment, et près d'eux toute innovation  
Est objet d'un transport et d'une ovation.  
Quant à moi, j'en conviens, mon ivresse est moins forte.  
Je pense, en routinier, qu'avant tout il importe  
Que des principes purs soient à l'homme inculqués.  
Assainir les faubourg, symétriser les quais,  
Répandre le bien-être, en augmenter la dose,  
Est sans doute une bonne et désirable chose.  
Je tiens qu'on a bien fait d'imaginer le bas,  
Vû qu'avant d'en avoir l'homme n'en portait pas,  
Ni la femme non plus, chose assez malséante.  
Mais pourtant je n'irai jamais, bouche béante,  
M'extasier devant le métier qui les fait.  
J'estime un inventeur à médaille ou brevet,  
Toutefois sans le mettre, ainsi que font tant d'autres,  
Au-dessus des héros, des saints et des apôtres.  
Eh ! que sont, en effet, l'industrie et les arts,  
Et les milles produits qu'exhibent nos bazars,  
Et nos prospérités toutes matérielles  
Avec un peuple athée et pourri jusqu'aux moelles ?  
Nous sommes fort instruits, je le veux ; nous savons  
Le cours des grains, des fers, du bétail, des savons ;  
Nous parlons bien des lins, des colzas, des sésames ;  
Mais possédons-nous l'art de former mieux les âmes ?  
J'en doute. Est-on plus pur, plus droit, plus vertueux ?  
Est-on moins personnel et moins affectueux ?  
Est-on bon, tempérant, modeste, charitable !  
Voilà ce qui serait un progrès véritable.  
La science souvent se joint chez les humains  
Aux vices les plus bas ; les Grecs et les Romains  
Et leurs mœurs admettaient toutes les infamies.  
Où sont la probité, la pudeur, l'union ?  
Où sont le dévouement et l'abnégation ?  
Tout se réduit aux corps qu'un chimiste analyse.  
La masse s'abrutit et se démoralise.  
Grâce au culte de l'or, à la fin on verra  
L'homme se ravalier au-dessous du verat.  
Les livres n'y font rien, ni les prix de morale,  
Une presse sans frein, soi-disant libérale,  
Nous a doté d'un peuple à toute heure inquiet,  
Clabauder, factieux, qui jalouse et qui hait.  
Vantez donc les pas faits par notre espèce humaine,  
Quand un procès hideux surgit chaque semaine,  
Quand l'inceste, le meurtre et l'empoisonnement,  
Au lecteur tous les jours servent d'amusement :  
Quand maint époux malade en grimaçant déguste  
Le bol arsénical offert par sa Locuste !  
Je n'ose approfondir nos mœurs dont je gémis.  
Une fois j'ai tenté de les plaindre, et j'ai mis,  
Pour sonder la sentine où ce siècle barbote,  
Des récureurs dégouts l'imperméable botte,  
Mais en me promettant de ne me plus souiller,  
D'une bourbe où l'on a vergogne de souiller.

Donc ce n'est pas le cœur qui se perfectionne.  
Est-ce du moins l'esprit ? Si l'on me questionne  
Là dessus, je dirai qu'il n'est rien de moins sûr.

Un tel aveu, sans doute, à notre orgueil est dur.  
Mais voit-on qu'au moyen de la mnémotechnie  
On sache plus et mieux, et qu'on croisse en génie ?  
Pour le vers, qui de nous prétend le manier  
Mieux que Boileau, Molière, ou Malherbe, ou Régnier ?  
Ce n'est pas moi, toujours, qui, devant de tels maîtres,  
Me sens honteux d'avoir tant martelé de mètres,  
La Fontaine, et Rascan, et Corneille, et Rotrou,  
Ne valent-ils pas bien ce tas de bouche-trou,  
De rimeurs éreintés à la muse endormie,  
Dont notre âge a souvent peuplé l'Académie ?  
Pour la prose, croit-on égal, par hasard.  
Cette naïveté de Joinville et Froissart ?  
Croit-on que Rabelais, Amyot, La Bruyère,  
Montagne, Saint-Simon, soient si fort en arrière ?  
Nous avons à foison sophistes et rhéteurs  
Où sont nos grands, nos vrais, nos puissants orateurs,  
Ceux que, cent ans plus tard, la postérité loue ?  
Avons-nous Bossuet ? Avons-nous Bourdaloue ?  
Avons-nous seulement Fléchier ou Mascaron ?  
Quel d'entre nos plaisants tiendrait devant Scarron ?  
Entendons-nous la fin de la littérature  
Comme Saint-Evremond, Sarazin ou Toiture ?  
Sommes-nous plus mordants que maître Gui Patin ?  
Contons-nous mieux que Retz, Hamilton, Rabutin ?  
Notre langue française est-elle plus choisie ?  
Avons-nous plus de grâce et plus de courtoisie ?  
Quel est le publiciste, orgueilleux comme un paon,  
Qui pourrait dépasser Fénelon et Vauban ?  
Sommes-nous de meilleurs, de plus forts géomètres  
Que Fermat et Pascal ? Ecrivons-nous les lettres  
Comme les Sévigné, comme les Maintenon ?  
Par moyen d'hésiter, il faut répondre non.  
S'agit-il de penseurs et de métaphysique ?  
Malgré tout le caquet de l'école éclectique,  
Descartes, Malebranche, à mon gré, valent bien  
Tel vendeur de mots creux qui ne nous apprend rien,  
Qui traduit, qui compile et qui nous mistifie  
Avec la hoche poi de sa philosophie.  
S'agit-il de peinture et des arts du dessin ?  
Nous n'atteindrons jamais Raphaël ni Poussin.  
Nos meubles ne sont pas mieux faits que ceux de Boule  
Le vieux Sèvre a toujours des amateurs en foule ;  
Les Goujon, les Pilon, les Coustou, les Puget,  
L'emportaient à tailler dans le marbre un sujet,  
Et tout ce qu'on élève en nos places publiques  
Disparaît à côté des vieilles oasiliques.

Qu'on n'adule donc plus sur ses perfections  
Ce siècle, grand surtout par ses prétentions !  
Qu'on cesse de corner que tout s'améliore ;  
Car je ne vois pas, moi, qu'on ait rien fait encore  
Pour donner au soleil un éclat plus brillant,  
Un disque plus splendide et plus étincelant,  
Aux astres, fleurs des nuits, de plus riches corolles,  
Aux nuages flottants des ouates plus molles,  
A l'aube plus de pourpre, à la voûte des cieux  
Un azür plus limpide et plus ami des yeux.  
On n'a point imprimé de marche progressive  
A la lune au front blanc, qui luit calme et pensive ;  
On n'a point embelli l'éclair ni l'arc-en-ciel ;  
Et le beau, cependant, voilà l'essentiel.  
Mais le beau nous échappe ; il est stationnaire.  
La brise et la tempête et la voix du tonnerre,  
Le flot spumeux qui gronde et les petits ruisseaux,  
La feuille frissonnante et les chœurs des oiseaux,  
Ne changeront jamais un mot à leurs cantiques,